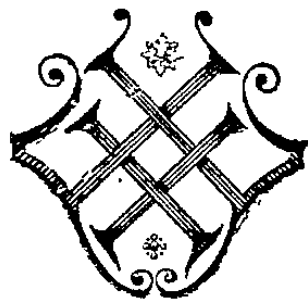


MES
SOUVENIRS
littéraires

PAR
CHARLES MONSELET



PARIS
A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, RUE DU CROISSANT, 7

Tous droits réservés.

L'IDYLLE NOIRE

Je me trouvais un jour à Pontoise, sans savoir pourquoi ni comment, à Pontoise, qui partage avec Quimper-Corentin, Paimbœuf et Carpentras, l'inexplicable privilège d'éveiller le sourire sur les lèvres des voyageurs. Inexplicable en effet, car il est à remarquer que la plupart de ces villes, déshéritées dans l'opinion publique, sont ravissantes et pittoresques au possible.

Donc, j'étais venu à Pontoise, sans songer au désagrément proverbial d'avoir à en revenir, lorsque, au détour de l'église, je me vis tout à coup en présence d'un riche industriel de mes amis, homme d'esprit par-dessus le marché. Après les premières exclamations d'étonnement et un cordial échange de poignées de main :

— Que faites-vous ici ? me demanda-t-il.

— Je fais ce que j'ai toujours fait : de la réhabilitation. Tantôt je réhabilite un individu, tantôt je réhabilite une ville. En ce moment je suis en train de réhabiliter Pontoise.

— C'est à merveille. Et... c'est tout ?

— C'est tout.

— Alors, vous ne trouverez pas mauvais que je vous emmène dîner avec moi ?

— Ici ?

— Non, à trois ou quatre lieues d'ici, à Arronville.

— Arronville ?

— Oui, Arronville ou *ville des roseaux*, je crois... Vous devez être quelque peu étymologiste, vous me renseignerez là-dessus... Arronville est un délicieux village où j'ai élu domicile avec ma femme et mes enfants. Venez voir cela.

— Hum ! murmurai-je avec cette crainte vague dont je suis toujours saisi lorsqu'on attente à ma liberté.

— Pourquoi cette hésitation ? N'aimez-vous pas l'imprévu ? Or, c'est l'imprévu qui vient à vous sous la forme d'un ami.

— C'est vrai, pourtant...

— Tenez, reprit mon industriel ; je vous gardais une séduction décisive ; vous me forcez à employer d'un seul coup tous mes moyens d'éloquence... Les réhabilitations sont votre fait, disiez-vous tout à l'heure ?

— Oui.

— Eh bien ! une réhabilitation importante vous attend à Arronville.

— Bah ! dis-je en plaisantant.

— Rien de plus sérieux.

— Allons, cela me décide !

M. S... avait un cabriolet. Il fut attelé dans quelques minutes. Nous partîmes pour Arronville. La journée était belle ; le paysage étalait cette richesse et cette variété particulières au département de l'Oise, un des plus luxuriants qui soient en France. Les campagnards nous saluaient, les blés aussi. Notre cocher exécutait avec son fouet des variations musicales dignes du chevalier de Saint-Georges.

Ce fut au milieu de cette animation et de cette joie que se fit notre entrée, ou plutôt notre descente à Arronville car Arronville est situé sur le versant d'un coteau, d'un *riant*

coteau comme disent les modèles de narration en vers ou en prose. Une maison nous reçut, d'un aspect très confortable ; c'était la maison de M. S... L'accueil qu'on nous y fit nous mit tout à l'aise, et je ne m'occupai plus qu'à examiner le pays d'Arronville.

— Allons faire un tour aux marais, dit M. S... à travers de gentilles avoines, aux petites têtes clochetantes.

Les avoines dépassées, ce fut au tour des seigles ; puis nous nous engageâmes dans un chemin de vieux saules dont quelques-uns portaient des groseilliers vivaces dans leurs troncs entr'ouverts et desséchés. Au détour de ce chemin, nous trouvâmes tout à coup sur la limite des marais, c'est-à-dire en présence d'une immense armée de roseaux, armée épaisse et disciplinée, quoique presque toujours chuchotante, à l'égal des conspirateurs. Il y en avait à perte de vue et à tous les bouts de l'horizon. Nous nous engageâmes dans leurs rangs comme des généraux qui s'apprêtent à passer une revue ; leur tenue était excellente : souples, élancés, reluisants, pliant et ne rompant point, de vrais roseaux courti-

sans. Au-dessus de leur tête un air salubre et vif ; dans les fossés qui les traversaient, une eau brillante où s'ouvraient les grands yeux ensifs des nénuphars. De temps en temps on voyait s'envoler un héron ou passer un milan, irate ailé ; d'autres fois c'était un traquet ou une bergeronnette qui se posait sur une écluse et, de là, jetait sa note dans le ciel. Je me rappelle que je m'amusais beaucoup, entre temps, des sauts effarés des petites grenouilles vertes notre approche, et de la gymnastique désordonnée des tétards.

Ces marais, situés sur deux départements à la fois (Oise et Seine-et-Oise) et sur les communes d'Arronville, de Berville et d'Amblainville, étaient encaissés par des bouquets de saules sombres et par d'élégants rideaux de peupliers. Les trois clochers des trois communes se voyaient, coquettement disposés en triangle.

Un moment où le paysage faisait point de vue, je manifestai mon admiration à M. S..., mais j'eus le tort d'en gêner l'expression par l'observation suivante :

— Je suis assez de mon temps pour comprendre qu'une pareille étendue de terrain

dans un pays aussi fertile que celui-ci, n'est pas faite seulement pour produire de la poésie à son propriétaire.

— Non, parbleu ! s'écria-t-il en riant d'un rire impie.

— Alors ?...

— Alors, vous êtes curieux de savoir ce que je fais de tout ce sol ?

— Ma foi, oui.

— Aïe ! aïe !

— Qu'avez-vous ? dis-je à M. S...

— Si vous vous apprêtiez quelque désillusion ?

— Diable !

— Regardez-moi bien.

— Je vous regarde.

— Qui croyez-vous que je suis ? Tenez j'aime mieux vous le dire tout de suite.

— C'est cela !

— Je suis... je suis un hirudiculteur !

Je le regardai saisi d'une terreur mystérieuse.

— Hi-ru-di-cul-teur ? répétai-je.

Et ma mémoire faisait appel aux souvenirs

de collègue pour retrouver le sens de ces mystérieuses syllabes.

Il fallut que l'industriel vînt à mon aide, ce qu'il fit non sans une certaine malice.

— Je vois, me dit-il, qu'il est nécessaire de parler plus clairement... Sachez donc, mon cher ami, que vous êtes ici chez un éleveur de sangsues.

*
* *

— Pouah ! fis-je comme par un tressaut involontaire.

L'irritabilité de mes sens était prodigieuse dans ma jeunesse.

Mon compagnon sembla ne pas s'être aperçu de mon cri, et continua son explication.

— Hirudinées... de la famille des hirudinées et de la classe des annélides...

— Taisez-vous, au nom du ciel !

M. S... haussa légèrement les épaules.

— Allons ! dit-il, vous êtes encore, vous, aussi rempli de préjugés que les autres !

— Que voulez-vous ? mon éducation a été celle de presque tous les Parisiens ! L'image

des sangsues est inséparable dans mon esprit des femmes de ménage et des portières: Je les confonds toutes dans une même répulsion; j'ai éternellement sous les yeux ce verre épais de marchand de vin fermé d'un couvercle en papier, et à l'intérieur, je vois sans cesse ramper et s'allonger en silence ces petites bêtes noires, visqueuses...

— Infantillage! faiblesse!

— Et puis, s'il faut tout vous dire, un souvenir contribue à me fortifier dans mes préjugés, comme vous les appelez. Celui-ci se rattache au théâtre des Funambules et à une pantomime de Champfleury intitulée, je crois, *Pierrot malade*. Dans cette muette affabulation, Pierrot, étendu sur son grabat, profitait d'un instant où le médecin avait le dos tourné pour s'emparer du pot de sangsues vivantes que venait d'apporter la garde-malade. Il essayait d'abord d'en détacher une; il l'approchait de son nez, puis de ses lèvres, — autres sangsues; — enfin, la gourmandise l'emportant sur la curiosité, avec mille contorsions il s'enhardissait à avaler une sangsue, puis deux, puis trois; il y prenait goût; bref, le pot y

passait tout entier. Vous voyez cela d'ici. Le comique de cette scène n'a jamais été assez puissant pour surmonter mon dégoût, et l'impression qui m'en est restée subsiste comme au premier jour.

— Je ne m'attendais pas à voir intervenir Debureau dans cette affaire, dit M. S...

— Laissons Debureau de côté, et permettez-moi de vous adresser brusquement une question.

— Adressez.

— Avec quoi nourrissez-vous vos sangsues ?

— Avec des chevaux... comme tout le monde... mais pas avec des chevaux étiques et claquant la fièvre. Les miens sont sains et s'ont qu'à se féliciter des saignées que je leur fais pratiquer... J'appelle cela : les *envoyer au aleçon* .. Bien souvent je prolonge leur vieillesse en les arrachant à l'odieux brancard duacre parisien ; combien même en ai-je guéri qui étaient poussifs au dernier degré !

— *Je mets Pégase au vert*, murmurai-je par un souvenir de Victor Hugo.

— Bien ! bien ! Raillez tant qu'il vous plaira, répliqua M. S... mon idylle a du bon.

— Je n'en disconviens pas.

Et nous gardâmes le silence.

J'ai su depuis que j'avais passé à côté de ma fortune. M. S... avait pensé à m'intéresser dans l'exploitation de ses marais à sangsues. Drôle d'idée !